*Osiris, Typhon et le Sphinx,
ou l'autre berceau des Fables :
sur la place de l'Égypte dans les Mythologies
de Lionnois, Millin et Noël*

C'est un peu une gageure que de vouloir à tout prix que ce fil rouge d'*Orages*, désormais solidement installé à la fin de la revue et destiné prioritairement à donner envie au lecteur de lire ou de relire des ouvrages oubliés intéressants à des titres divers (représentatifs, documentaires, esthétiques), entretienne un lien évident avec le sujet du numéro... Cette année, cependant, l'Égypte offrait plusieurs possibilités, toutes bien tentantes : à l'orée de la période à laquelle notre publication est dévolue, par exemple, *Orphanis*, la belle tragédie d'Adrien-Michel-Hyacinthe Blin de Sainmore (1733-1807), représentée en 1773, que Jacques Vier considérait comme l'une des meilleures de l'époque¹, se déroule en Égypte ; à peu de temps de là, le Capucin Joseph-Romain Joly (1715-1805) consacre un poème épique en douze chants à *L'Égyptienne* (1776) et raconte le voyage de saint François d'Assise « à la cour du roi d'Égypte » ; les *Voyages d'Antenor* (1798, un énorme succès de librairie) d'Étienne-François de Lantier (1734-1826) sont marginalement consacrés à l'Égypte ; plus tard, l'abbé Aillaud – un pédagogue métromane fascinant, natif de Montauban et fondateur dans cette ville d'un « Athénée de la

1. *L'Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle* de Jacques Vier (Armand Colin, 1967, 2 volumes) demeure la meilleure consacrée à la période, avec ses jugements à l'emporte-pièce et ses lectures immenses.

Jeunesse » – donne une *Égyptiade*² (1813), en douze chants... Je n'indique que quelques sujets qui me sont venus à l'esprit spontanément : il y en a évidemment beaucoup d'autres possibles. Mais il fallait bien arrêter mon choix sur l'un ou l'autre et je ne parvenais pas à me décider... Alors je me suis résolu, sans quitter l'Égypte, à parler d'autre chose : fidèle à mon inguérissable curiosité pour les manuels pédagogiques, j'ai entrepris de feuilleter quelques *Mythologies* scolaires aux alentours de 1800. Très répandues depuis la deuxième partie du XVII^e siècle, les *Histoires poétiques* et autres *Connaissances de la Fable* qui, malgré l'abbé Banier (1673-1742) et son *Explication historique des fables*, ignoraient à peu près la source égyptienne dans les années 1750-1770, lui faisaient-elles une place, après Court de Gébelin (1728-1784) et son *Monde primitif* (1775-1784) et Charles-François Dupuis³ (1742-1809) et son *Origine de tous les cultes* (1795), après – aussi – l'expédition du Petit Caporal aux Pyramides ? La réponse doit être nuancée : non, si l'on considère les petits ouvrages portatifs, qui souvent se contentent de se recopier les uns les autres et remontent parfois à Chompré et au Père Rigord, quand ce n'est pas au Père de Jouvancy ou au Père Gautruche⁴ ; oui, si l'on examine les livres d'une certaine ampleur, qui visiblement s'inscrivent, à des titres divers, dans un vaste mouvement d'essor de la mythologie comparée... J'ai retenu trois ouvrages de cette seconde catégorie : l'ultime version du *Traité* (1805) de l'abbé Lionnois, le *Dictionnaire* (1801) de Noël – auteur que nos fidèles lecteurs connaissent déjà – et le *Dictionnaire portatif* (1801) de Millin.

*

Le Traité de la mythologie de l'abbé Lionnois

Un an avant sa mort, l'abbé Lionnois (Jean-Joseph Bouvier, 1730-

2. Il s'agit en fait d'un poème sur Bonaparte en Égypte, qui appelle une comparaison avec celui de Barthélemy et Méry (1828), que je rêve de faire, évidemment, mais que je réserverai pour un futur numéro d'*Orages* consacré à Napoléon.

3. On connaît les travaux récents d'Anne-Marie Mercier-Faivre sur Court de Gébelin et ceux de Claude Rétat sur Dupuis.

4. L'*Histoire poétique* de Gautruche remonte probablement (les sources diffèrent à ce propos) à 1638 et l'*Appendix* de Jouvancy à l'extrême fin du XVII^e siècle : les deux ouvrages sont essentiellement inspirés des *Métamorphoses* d'Ovide. Le petit *Dictionnaire abrégé de la Fable* de Chompré est apparu en 1727. Quant à la *Connaissance de la Fable* de Rigord, issue d'un manuscrit remanié par d'autres, elle est apparemment de 1749. Il y a quelques renseignements sur Gautruche dans l'*Homère en France au XVII^e siècle* – une somme – de Noémi Hepp et des travaux récents sur la Fable de Julie Boch ou d'Aurélié Gaillard.

1806), « premier Principal du ci-devant Collège-Université et Doyen-né de la Faculté des Arts de l'Université de Nancy », selon ce qu'annonce fièrement la page de titre de son ouvrage, publie la cinquième édition⁵, dûment revue, corrigée et augmentée, de sa *Mythologie* « à l'usage des jeunes gens de l'un et l'autre sexe ». Ce vénérable ecclésiastique, que la destruction des Jésuites transforma en directeur du collège de sa ville natale – auparavant, il tenait une « maison d'éducation » –, a déjà derrière lui une œuvre assez abondante de pédagogue et d'historien régional : il a donné des abrégés d'un peu toutes les matières enseignées au collège et commencé à publier son *Histoire des villes vieille et neuve de Nancy*, que les éditeurs⁶ finirent d'imprimer plusieurs années après la mort de l'auteur.

La *Mythologie*, au premier abord, ne se distingue guère des ouvrages contemporains de même type et de même destination, sinon par son caractère excessivement développé, qui lui fait courir le risque d'être inefficace – au plan didactique – à force d'exhaustivité. L'exposé, présenté sous forme de questions et de réponses, est relativement conventionnel, à l'exception de quelques remarques un peu sarcastiques sur les rêveries improbables que paraissent être certaines des légendes évoquées. Cependant, dans la version ultime de 1805, aux trois sections habituelles (les grands dieux et les divinités principales, les demi-dieux et les héros, les cultes et les jeux), Lionnois – qui a sans doute découvert les théories de Court de Gébelin – ajoute une longue quatrième partie consacrée aux hiéroglyphes des Égyptiens, tout en remaniant parcimonieusement quelques développements qui lui semblent appeler le recours à cette source. C'est que, selon lui, « les figures hiéroglyphiques des Égyptiens [...] sont devenues la principale source de la Fable » (p. 391). Et de se lancer, assez confusément, dans une tentative de conciliation de la Bible, de la mythologie grecque et de la mystérieuse – nous sommes avant Champollion – écriture des Égyptiens : les fils de Cham, à partir du Zodiaque qui visiblement n'a pas été créé sur les rives du Nil puisqu'il décrit un cycle des saisons qui ne concorde pas avec le climat de l'Égypte,

5. *Traité de la mythologie ou Explication de la Fable par l'histoire et les hiéroglyphes des Égyptiens, véritable source de la Fable*, Nancy, Haener et Delahaye, an XIV-1805, 1 vol. in-8° de XXVI-543 p., « orné de 116 gravures en taille douce ». La première version de ce traité remonte apparemment à 1767.

6. Haener et Delahaye, les mêmes que ceux du *Traité de la mythologie*. La parution des trois épais volumes de l'*Histoire* (au total plus de 2000 pages) s'échelonna entre 1804 et 1811.

ont développé une symbolique agricole dans laquelle les vents, représentés dans les hiéroglyphes par des oiseaux (l'Épervier et la Hupe, le Corbeau et l'Ibis, etc.), avaient une place prépondérante, annonciateurs qu'ils étaient des caprices du fleuve.

Je ne suivrai pas l'enthousiaste Lionnois dans cette voie, n'étant du reste pas certain d'en comprendre toutes les subtilités, mais je ne puis faire l'économie de quelques citations. Voici l'explication du Sphinx (p. 417), qui évoquera sûrement à quelques-uns le Zouave du Pont de l'Alma en plus perfectionné :

Cette figure était composée d'une tête d'une jeune fille et du corps d'un lion couché ; ce qui signifiait qu'il fallait rester oisif sur les terrains élevés tant que l'inondation durerait, et qu'elle continuerait au moins pendant deux mois dans sa force, savoir tout le temps que le soleil parcourrait les signes du lion et de la vierge. Cette figure marquait de plus par la justesse de son élévation le point d'excès ou de surabondance ; en sorte que si l'eau passant ce point venait à couvrir la figure ou sa meilleure partie, les Égyptiens ne devaient pas prendre la peine de semer ; parce qu'à coup sûr la retraite des eaux serait trop lente pour semer et recueillir au mois d'avril. Ce qui rend cette explication certaine, c'est que le nom même de *Sphinx* ne signifie autre chose que la *surabondance*.

En somme, donc, cette figure léonine – énigmatique – n'est rien d'autre qu'une échelle de niveau⁷ dont la part féminine réfère au signe zodiacal de la Vierge, c'est-à-dire à une saison aisément identifiable.

Voici maintenant l'essentiel des développements sur le Soleil qui eut aussi, naturellement, affirme le bon abbé Lionnois, « son caractère dans l'écriture symbolique et une figure relative au nom qu'on lui donnait » (p. 425-426) :

On le nommait *Osiris* qui signifie l'*Inspecteur*, le *Cocher* ou *Conducteur*, le *Roi*, le *Guide*, le *Modérateur*. Selon la force des termes dont il est composé, il signifie le *Gouvernement de la terre*, ce qui revient au même sens ; et c'est parce qu'on donnait ce nom et cette fonction au Soleil⁸, qu'on le représentait tantôt par un homme portant un sceptre, tantôt un fouet, ou simplement par un œil. [...] Assez ordinairement ils le représentaient encore sous la figure d'un cocher portant sur sa tête une fleur de *Lotus*,

7. L'explication provient de l'*Histoire naturelle* de Plinie l'Ancien, ce que Lionnois se garde bien de signaler.

8. La ressemblance entre Osiris, dieu solaire, et Ammon-Ra est évidente : je n'y reviendrai pas, mais on en verra plus loin bien des traits.

ou même assis sur cette fleur tantôt fermée, tantôt épanouie. [...] Certainement le *Gouverneur* ou l'*Osiris* avec son fouet avait un rapport particulier avec la révolution journalière dont le mouvement est plus sensible ; et avec son sceptre, il devait signifier la durée d'une année solaire, parce que c'est cette révolution annuelle du soleil qui règle tout dans la nature.

Ce dieu solaire, qui par ailleurs changeait d'attributs pour annoncer les « sacrifices anniversaires » (p. 427) et diverses fêtes religieuses, estime Lionnois, est une preuve que, dans « les temps qui ont précédé l'introduction de l'idolâtrie » (p. 428), les anciens Égyptiens étaient monothéistes. Cependant, par l'abus qu'ils firent de leur écriture symbolique, qui provoqua une dérive anthropomorphique à partir de « simples faux sens » (p. 532), ils finirent par sombrer dans le paganisme : chaque représentation d'Osiris fut bientôt considérée comme un dieu indépendant. Et il en fut de même pour les autres figures de la mythologie égyptienne, qui par ailleurs, vu le grand nombre de leurs hypostases, provoquèrent une croyance absurde en la métempsycose, c'est-à-dire une dérive superstitieuse (p. 536) :

Ce peuple superstitieux à l'excès poussa l'extravagance jusqu'à adorer non seulement les animaux qui leur avaient servi de signes instructifs, mais encore à encenser les plantes dont on ajoutait les feuillages aux figures de ces animaux.

Je n'ai pas compétence pour mesurer avec exactitude ce que l'abbé Lionnois doit à ses prédécesseurs, et particulièrement à l'auteur du *Monde primitif*. Ce qui est sûr, tout de même, c'est que, malgré quelques interventions en ce sens dans le texte des trois parties conventionnelles consacrées à la mythologie gréco-romaine, son développement enthousiaste sur les hiéroglyphes et leur interprétation garde un caractère d'autonomie et un aspect d'appendice greffé sur un manuel pédagogique en lui-même assez peu original. Voici l'un des endroits où la Grèce et l'Égypte se rejoignent le plus évidemment, à propos de la Fable des Titans et des Géants (p. 20-23) :

[Le plus épouvantable des Géants] était Typhée ou Typhon⁹, fils de Junon qui le fit sortir de la terre. C'est lui dont l'aspect horrible fit fuir les dieux jusqu'en Égypte. [...] Son corps était couvert d'écaillés comme

9. Typhon est le nom grec du Seth égyptien.

un crocodile; de ses épaules sortaient cent têtes de dragons qui touchaient au ciel, et vomissaient le feu et la flamme; ses bras s'étendaient aux deux bouts du monde, et ses doigts étaient entourés de serpents. [...] On prétend que Typhon était frère d'Osiris, roi d'Égypte. Celui-ci étant allé soumettre des nations éloignées, Typhon profita de son absence pour se faire un parti parmi les grands. Osiris revenu victorieux dans ses états, tâcha de ramener par la douceur cet esprit ambitieux. Mais Typhon en voulait à son trône et à sa vie. [...] Il invita un jour son frère à un festin. Après le repas, il fit apporter un coffre d'un travail admirable, et proposa aux convives de s'y mesurer, promettant de le donner à celui qui se trouverait de même grandeur¹⁰.

On connaît la suite: Osiris rentre parfaitement dans le coffre, qui devient son cercueil flottant – il est jeté dans le Nil –, et son frère cruel s'empare de son trône, jusqu'à ce qu'Horus, fils d'Isis et d'Osiris, n'élimine cet usurpateur monstrueux. Ce qui est intéressant, c'est la lecture naïvement symbolique que Lionnois donne de cette légende (p. 23-24):

Tout le monde sait que les Égyptiens écrivaient non seulement les mystères de leur religion, mais encore leur histoire avec des hiéroglyphes, c'est-à-dire avec des figures mystérieuses. Comme ils regardaient avec justice Typhon comme un tyran d'autant plus exécrationnable qu'il les avait privés d'un prince qui avait fait leur bonheur, ils l'ont représenté avec des hiéroglyphes capables d'en donner l'idée la plus affreuse. [...] Les écailles qui couvraient son corps sont un emblème de sa ressemblance avec le crocodile, dont il imitait la cruauté et les artifices; les cent têtes de dragons marquent la violence et la noirceur de ses desseins, aussi bien que la prudence avec laquelle il avait su les conduire; la longueur de ses bras signifie l'étendue de sa puissance; les serpents de ses doigts désignent sa souplesse et son adresse; sa famille entière composée de monstres marque les infâmes complices de ses crimes.

En somme, on ne sort pas d'une lecture « emblématique » de la Fable: les hiéroglyphes ne sont guère que des images allégoriques dont l'abbé Lionnois, comme le signale son compatriote Sonnini, préfacer du *Traité de la mythologie*¹¹, doit avoir des raisons de douter qu'ils aient pu être l'unique forme d'écriture d'un peuple si savant.

10. En fait, Lionnois suit de très près sans le dire, ici, le récit consacré à Typhon par Plutarque dans son texte *Sur Isis et Osiris*.

11. Voir p. IX. Charles-Nicolas-Sigisbert Sonnini de Manoncourt (1751-1812), originaire de Lunéville, fut marin, explorateur, naturaliste, agronome... On lui doit une monumentale édition des *Œuvres de Buffon* en 127 volumes, publiés entre 1798 et 1807. Voici comment ce préfacer, à l'évident esprit de synthèse, pose le problème des hiéroglyphes: « La plus légère

Le Dictionnaire de Noël

Je ne reviendrai pas sur la biographie de François Noël, dont il a déjà été question dans cette chronique¹². En donnant, dès 1801, son *Dictionnaire de la Fable*¹³, il avait assurément un projet pédagogique: il voulait, sur la base du petit *Abrégé* de Chompré¹⁴, fournir aux élèves comme aux « savants » et aux « gens du monde », selon les termes de sa Préface, un ouvrage plus développé et plus moderne, non pas systématique comme d'autres¹⁵ qui avaient, plus ou moins récemment, cherché « à débrouiller le chaos mythologique » (t. I, p. VI), mais simplement pratique, par l'usage de la forme alphabétique. Certes, la réalisation d'une *Concordance des Mythologies de tous les temps et de tous les lieux* lui paraissait plausible, et même « très philosophique » (t. I, p. IX), mais ce n'étaient pas son objectif, ni du reste de développer outre-mesure une explication de la généalogie des Fables, dont les origines lui semblaient multiples et complexes. Bref, il s'exprimait en savant compilateur¹⁶ et en professeur prudent. Mais les recherches entreprises l'ont conduit bien

attention sur la marche des idées et la métaphysique des signes démontre que tout symbole vulgaire est nécessairement la traduction d'une idée familière et très répandue. Cela posé, il devient évident que le langage hiéroglyphique appartient à une époque et à une nation, où un assez grand nombre de connaissances physiques était descendu parmi le peuple, où l'astronomie et l'agriculture avaient fait des progrès très caractérisés; où enfin la civilisation avait atteint un degré remarquable de perfection. Mais comment cet état de lumières avait-il pu se changer en épaisses ténèbres? Comment la langue des figures a-t-elle cessé d'être entendue? (p. VIII). Et d'esquisser une réponse: c'est que cette langue, tombée en désuétude et remplacée par une écriture plus commode, a été livrée aux mains des « mystagogues », qui « transformèrent en personnages allégoriques des signes déjà allégoriques par eux-mêmes » (p. X). La conclusion, très rationaliste, plus proche de Dupuis que de Court de Gébelin ou de Lionnois, va de soi: « La superstition et l'ignorance firent le reste » (p. XI).

12. Voir dans *Orages*, n°4, 2005, l'article intitulé: « Pour fêter un bicentenaire: le Noël et Delaplace, premier manuel anthologique de Littérature française ».

13. *Dictionnaire de la Fable ou Mythologie grecque, latine, égyptienne, celte, persane, syriaque, indienne, chinoise, mahométane, slavonne, scandinave, africaine, américaine, iconologique, rabbinique, cabalistique, etc.*, par Fr. Noël [1801], 4e édition, Paris, Lenormant, 1823, 2 vol. in-8°, XX-838 p. et 860 p.

14. Le *Chompré*, best-seller de l'édition scolaire, fut réimprimé un nombre incalculable de fois au VIII^e siècle et encore très tard dans le IX^e. Je signale qu'un autre *Abrégé* de Chompré, paru à l'origine en 1755, fut l'objet d'une réfection, en 1806, par Claude-Bernard Petitot (*Dictionnaire abrégé de la Bible*), chez Lenormant, l'éditeur du Noël.

15. Noël cite Fulgence, Le Comte, Banier, Pluche et le tout récent Dupuis (voir p. VI).

16. Indiquant ses sources pour toutes les autres mythologies qu'il traite, à l'exception de la mythologie gréco-romaine (forcément bien connue de lui), Noël néglige seulement d'indiquer une référence pour la source égyptienne...

plus loin que prévu : au lieu d'un gros *Abrégé*, le *Dictionnaire* est devenu un énorme ouvrage de référence¹⁷.

Voyons rapidement s'il s'y trouve des éléments de comparaison avec le *Traité* de Lionnois à propos du Sphinx et des entrées Osiris et Typhon que j'ai évoquées à l'instant. L'article *Sphinx*, classé sous la rubrique « iconologie », rappelle en commençant la représentation habituelle du monstre, corps de lion couché et visage de femme, puis signale que cette représentation est commune dans « les monuments égyptiens » (t. II, p. 635, col. 1) et que Plutarque – dont on a signalé plus haut que Lionnois faisait aussi usage sans le nommer – en justifiait la présence comme marquant « que la religion égyptienne était tout énigmatique ». Le développement, ensuite, traite longuement et savamment du sphinx thébain de l'histoire des Labdacides, puis s'intéresse à la monumentale statue de Sphinx de la vallée du Nil : a-t-elle été sculptée directement dans les rochers, sur place ? l'a-t-elle été dans un quartier de roche déplacé ? Les archéologues n'ont pas su le découvrir... Les Fables, en revanche, sont nombreuses, qui racontent des légendes diverses et justifient la présence de la représentation de l'animal merveilleux (t. II, p. 636, col. 1 et 2) :

Les historiens racontent plusieurs fables de cette figure. Ils disent, entre autres, qu'elle rendait des oracles ; mais c'était une fourberie des prêtres, qui avaient creusé un canal sous terre, lequel aboutissait à la tête et au ventre de ce monstre, et passaient par là pour rendre leurs réponses équivoques à ceux qui venaient consulter l'oracle. [...] Les païens, trop crédules, s'imaginaient entendre la voix de cette prétendue divinité. *Pline* rapporte qu'il y avait un grand nombre de ces Sphinx dans les lieux inondés par le Nil, pour connaître l'accroissement des eaux¹⁸.

Noël consacre une quinzaine de lignes à cette explication que nous connaissons déjà et se demande, en finissant, si là n'est pas la raison qui est à l'origine, « chez tous les peuples de l'Europe », de la coutume « de faire les tuyaux, les cannelles et les robinets des fontaines, en forme de tête de lion » (*ibid.*, col. 2). Il termine sur l'usage fort répandu du Sphinx

17. Il le reste, d'ailleurs, par la variété de ses entrées et le soin mis à indiquer les sources littéraires ou iconographiques utilisées. Noël dut en donner un *Abrégé* maniable, pour restituer son travail à son but premier, qui était évidemment de remplacer le *Chompré* par un dictionnaire plus moderne et mieux informé.

18. Voici donc, indiquée avec précision, la source du développement de Lionnois, cité plus haut.

comme emblème du mystère et des énigmes, qui justifie la présence de l'animal fabuleux devant de nombreux temples antiques.

La différence d'attitude entre le sceptique¹⁹ Noël et Lionnois – dont je ne suis pas sûr qu'il ait pratiqué le *Dictionnaire de la Fable* à l'heure où il rédigeait l'ultime avatar de son *Traité* : je supposerais volontiers le contraire – est évidente : ce n'est pas le compilateur qui parle en son nom propre, mais Hérodote, Plutarque, « les historiens », « quelques-uns », « Aben Vaschia, auteur célèbre » qui s'expriment dans les colonnes de l'ouvrage. L'article constitue un état des connaissances, un fichier documentaire... Il joue, de manière très moderne, le jeu du dictionnaire objectif.

Les mêmes caractéristiques se retrouvent à propos d'Osiris et de Typhon. Placée dans la rubrique « mythologie égyptienne », l'entrée *Osiris* distingue, d'après Diodore de Sicile, « trois dieux égyptiens de ce nom » (t. II, p. 295, col. 1), identifiables au soleil, à un fils de Saturne qui a épousé Isis, à un fils du roi d'Argos Phoronée²⁰, à propos duquel est longuement cité un « historien grec » – Plutarque, apparemment –, qui fournit aussi des détails sur les différentes représentations d'Osiris, avec une mitre et des cornes, avec une tête d'épervier, avec un bâton, vêtu parfois de peau de faon. Osiris est d'abord un dieu solaire, le dieu « qui a plusieurs yeux » représentant les rayons de l'astre lumineux, selon Noël, qui là encore suit Diodore, un dieu qui, en compagnie de son épouse Isis, formait la base de « toute la théologie païenne » et rassemblait en lui « tous les dieux du paganisme » (t. II, p. 296, col. 1) qui n'étaient que « des attributs » de ces divinités principales. On est loin des hypothèses d'allure farfelue du bon abbé Lionnois : tout est étayé de références antiques, tout est prudemment hypothétique... Le *Dictionnaire* suggère que, vu son caractère universel ou englobant, il n'était pas étonnant qu'Osiris, souvent nommé Sérapis, se retrouvât à peu près partout dans le monde antique, identifié à divers dieux locaux qui symbolisaient les mêmes choses que lui ou disposaient d'attributs comparables (t. II, p. 296, col. 2 ; p. 297, col. 1) :

Osiris était regardé comme le symbole du principe humide. On croyait qu'il renfermait en lui le germe de toutes choses et qu'il possédait spé-

19. Le *voltaire* Noël, pourrait-on même dire. Je me permets de renvoyer à mon feuillet des *Cabiers Voltaire*, n° 5, 2006, où j'interroge la « Présence de Voltaire dans le manuel de Noël et Delaplace ».

20. Premier roi légendaire d'Argos : les anciens Grecs faisaient commencer leur chronologie avec lui.

cialement la puissance génératrice. On le confondait quelquefois avec Esculape, Bacchus et Adonis. On lui attribuait la découverte de la vigne, de la culture des terres, et l'invention de la flûte et de la trompette; le lierre lui était consacré. [...] Il était souvent représenté tenant un bâton recourbé d'une main, et une patère²¹ de l'autre. [...] Osiris, sur les monuments égyptiens, est représenté comme l'image du Soleil, tantôt avec une tête d'homme, tantôt avec une tête d'épervier, quelquefois aussi avec une tête d'Ibis. L'épervier était le symbole du soleil, parce qu'il a la vue perçante et le vol rapide. [...] D'autres fois Osiris a des cornes de bœuf, symbole de son union avec la terre qu'il féconde.

L'objectivité, on le voit, finit par tourner à l'énumération un peu désordonnée: les informations s'accumulent sans qu'il y ait de véritable tentative structurante.

L'article *Typhon* est une subdivision de l'article *Typhée ou Typhoée*, « un des géants qui voulurent détrôner Jupiter » (t. II, p. 771, col. 2). Il comporte, pour sa partie grecque, une longue citation d'Homère, avant le développement sur la rivalité d'Osiris et de Typhon, emprunté moins littéralement au *Sur Isis et Osiris* de Plutarque et à Diodore de Sicile. On observera, dans la citation suivante, la différence de ton avec ce qu'écrivait l'abbé Lionnois; ici, c'est une liste, un peu froide, d'informations sèches, pas une narration dramatisée²² (t. II, p. 772, col. 2):

On croit que Typhon était frère d'Osiris; peu content de son partage, il en conçut contre son frère une haine qui ne s'éteignit qu'à la mort qu'on lui donna. Horus, fils d'Osiris, vengea la mort de son père, et délivra l'Égypte de ce cruel tyran. Les cent têtes que la Fable lui donne montrent qu'il avait su attirer à son parti les meilleures têtes de l'Égypte; les serpents qui étaient au bout de ses doigts et de ses cuisses marquaient sa souplesse et son adresse; son corps²³ couvert de plumes exprimait la rapidité de ses conquêtes; par l'énorme grandeur de sa taille, on apprenait qu'il avait poussé ses conquêtes jusqu'aux extrémités de l'Égypte; et, par le feu qui sortait de sa bouche, qu'il portait le ravage partout où il passait. On

21. Coupe évasée utilisée pour les libations sacrificielles.

22. Par parenthèse, la même différence se relèverait, par exemple, entre la manière de narrer de Gautruche et celle de Jouvancy, même si la comparaison doit tenir compte du fait que le second écrit en latin (il en existe une version traduite très sobrement par le célèbre grammairien Dumarsais, qui s'en sert d'exemple pour illustrer sa méthode juxtalinéaire d'enseignement de la version latine). Les deux bons Pères, qui suivent Ovide, sont très dissemblables: l'*Histoire poétique* se lit comme un roman, l'*Appendix* s'utilise comme un manuel (sommaire).

23. C'est-à-dire *son tronc*.

le représentait quelquefois sous la figure d'un loup, quelquefois sous celle du crocodile ou d'un hippopotame, à cause de sa ressemblance avec ces animaux, également redoutables par leurs artifices et par leur cruauté. Le plus souvent, il était représenté sous les traits d'un homme laid et roux: aussi on ne lui immolait que des bœufs roux; et l'âne, dont la couleur, en Égypte, est ordinairement rousse²⁴, était son animal favori.

On aura beau chercher, on ne trouvera pas, dans cet article pourtant très développé et très docte, l'histoire de la boîte dans laquelle Typhon a enfermé Osiris, dont nous parlait l'abbé Lionnois. Pour la trouver, il faut revenir à l'article Osiris, où elle se trouve dans la longue citation de Plutarque qui concerne le « troisième Osiris », fils de Phoronée (t. II, p. 295, col. 1 et 2). J'y verrai une marque du refus, chez Noël, de transformer la mythologie en une suite de récits merveilleux: il préfère donner, impassible, des listes – parfois interminables – d'informations collectées aux meilleures sources. C'est un professeur plutôt froid, pas un conteur.

Le Dictionnaire portatif de Millin

Aubin-Louis Millin (1759-1818), qui choisit pendant la Révolution de se faire prénommer Éleuthérophile et publia en 1794 un *Annuaire du Républicain* où, s'inspirant de Charles Romme et de Fabre d'Églantine, il remplaçait les noms des jours par des noms de plantes potagères ou d'autres productions agricoles, ne fut pas cependant un littérateur farfelu, malgré ces signes un peu excessifs d'enthousiasme révolutionnaire²⁵. Savant numismate et parfait connaisseur des langues anciennes, naturaliste disciple de Linné, il fut conservateur des Antiquités à la Bibliothèque Nationale, professeur, chef de division au Ministère de l'Instruction publique et, surtout, directeur, à partir de 1795, du *Magasin encyclopédique*, périodique dont on commence à mesurer toute l'importance. Il a beaucoup écrit, notamment sur les monnaies, les médailles, les antiquités monumentales: l'on peut considérer qu'il méritait la réputation qu'il avait à l'époque dans l'Europe entière et dont

24. L'Arcadie, pays des roussins (c'est-à-dire des ânes), était dans le Péloponnèse, si je ne m'abuse... Quant à la haine des hommes roux par les anciens Égyptiens, on se souviendra que Montesquieu y fait allusion dans le fameux chapitre « De l'esclavage des nègres » de son *De l'Esprit des lois*: tirait-elle son origine de cette rousseur légendaire de Typhon?

25. Qui ne lui évitèrent pas la prison sous la Terreur.

témoigne la liste vertigineuse inscrite après son nom au titre de son *Dictionnaire portatif de la Fable*²⁶.

Le projet de Millin est clairement énoncé dans un bref Avertissement : il s'agit, à l'instigation du libraire Desray, de donner une nouvelle édition du petit *Abrégé* de Chompré, en l'expurgeant de ses nombreuses erreurs et en y ajoutant « tout ce qui est nécessaire pour la connaissance de la Mythologie » (p. [V]), en conservant à l'ouvrage remanié un format peu volumineux²⁷. Pour cela, le nouvel éditeur déclare avoir eu recours « aux ouvrages des anciens et aux monuments, abstraction faite de leurs restaurations », ainsi qu'à une foule d'ouvrages savants et de dictionnaires étrangers ou français, qu'il énumère sur près d'une page (p. VI) : on y relève, entre autres, les noms de Dupuis, de Caylus, de Monfaucon, mais aussi celui de Winckelmann.

J'examine maintenant les entrées dévolues au Sphinx, à Osiris et à Typhon. L'article *Sphinx* s'ouvre sur des indications qui marquent la perplexité du rédacteur, qui écrit (p. 904, col. 2) :

Le mythe du ou de la Sphinx était déjà obscur pour les anciens qui, pour l'éclaircir, avaient recours à des explications historiques.

À partir de là, le développement, abandonnant ostensiblement l'impassibilité du dictionnaire, va se transformer en discussion serrée sur ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas, à partir notamment d'une comparaison entre la figure grecque du monstre fabuleux et sa représentation égyptienne (p. 904, col. 2 ; p. 905, col. 1) :

Il y a deux manières de représenter les Sphinx, celle des Égyptiens et celle des Grecs. Les Sphinx des Grecs ont des ailes ; les Sphinx des Égyptiens n'en ont pas, du moins dans les temps les plus anciens, car dans les temps postérieurs on confondait ce que chacune des deux nations avait de particulier. Au surplus, le Sphinx grec a toujours des mamelles ; celui des Égyptiens n'en a jamais. [...] L'observation que les anciens Sphinx égyptiens n'avaient point de mamelles réfute encore l'opinion vulgaire que le Sphinx est le symbole du Lion et de la Vierge parmi les signes du Zodiaque. Sur tous les monuments qui nous restent de l'antiquité, le Sphinx n'est jamais composé d'un corps de lion et de la tête d'une femme ; mais il représente un véritable lion, auquel on a cru donner plus de noblesse en le surmontant d'une tête d'homme. [...] Il paraît que le Sphinx doit être regardé comme le symbole de la force et de la sagesse réunies, c'est-à-dire comme celui de la plus grande perfection.

26. *Dictionnaire portatif de la Fable, pour l'intelligence des poètes, des tableaux, statues, pierres gravées, médailles, et autres monuments relatifs à la Mythologie, par Chompré. Nouvelle édition, revue, corrigée, et considérablement augmentée*, par A.L. Millin, Conservateur des Médailles, Pierres gravées et Antiques de la Bibliothèque nationale, Professeur d'histoire et d'antiquités, des Sociétés d'histoire naturelle et philomathique de Paris, de celle des Observateurs de l'homme, de celles de Rouen, d'Abbeville, de Boulogne, de Poitiers, de Marseille et d'Alençon ; de l'Académie des Curieux de la Nature à Erlang, de l'Académie de Dublin ; de la Société Linnéenne de Londres ; de celles de Médecine de Bruxelles, de Paris, des Sciences physiques de Zurich, d'Histoire naturelle et de Minéralogie d'Iéna, Paris, Desray, an IX-1801, 2 vol. petit in-8°, pagination continue, X-990 p.

27. À titre de comparaison, au regard des 1000 pages in-8° sur deux colonnes du *Chompré-Millin*, un tirage contemporain in-12 du *Dictionnaire abrégé* de Chompré sur une seule colonne, dans un caractère à peu près équivalent, comporte environ 400 pages...

J'élimine délibérément des réflexions linguistiques sur le sens même du mot Sphinx, chez les Grecs ou les Égyptiens, mais la citation me semble fort claire : ce que Millin esquisse, ici, à partir des connaissances disponibles – il a cité Pausanias, au début de l'article –, c'est une discussion critique de savant, d'archéologue précisément, marquée par un assez lourd outillage argumentatif (« du moins », « au surplus », « l'observation réfute », « il paraît ») qui signale le regard du spécialiste, prudemment sceptique, sur l'objet de son étude et, en même temps, l'étendue de sa compétence. Cela apparaît encore mieux, peut-être, dans la suite de l'article (p. 905, col. 1 et 2) :

Les anciens attribuaient au Sphinx de Thèbes un penchant pour la cruauté et des discours énigmatiques ; c'est que l'idée de la force du Sphinx égyptien s'était transformée en violence, et celle de la sagesse en paroles énigmatiques, dans les premiers temps de la Grèce non civilisée, où l'idée du Sphinx y avait été répandue par les commerçants phéniciens. Il est encore probable que, dans la suite, la destruction de quelques brigands qui ravageaient la Béotie, ou quelque autre exploit d'un homme courageux et rusé fut confondu avec la première tradition, et de là l'idée d'un brigand qui ravageait le pays, ou d'un bavard inintelligible que les Grecs attachaient au mot Sphinx dans son acception générale.

« C'est que », « il est probable » : à partir de la thèse, non exprimée clairement, de l'antériorité du Sphinx d'Égypte, les constats et les hypothèses s'accumulent pour aboutir à une interprétation *rationaliste* du mythe antique : la mythologie est l'histoire de la crédulité des peuples, que les savants peuvent suivre, en analysant témoignages et monuments, dans ses divers développements. En concluant l'article, incidemment, Millin, qui décrit d'après des médailles le Sphinx égyptien, résoudra la

question du sexe du monstre, dont le menton « est garni d'une barbe postiche, ou de ce qu'on appelle communément la Perséa²⁸, qui caractérise les figures mâles égyptiennes » (p. 905, col. 2). En somme, ce qui était très obscur au départ est devenu, à force d'inductions et de discussions critiques, parfaitement clair !

L'article *Osiris*, pour sa part, est démesurément développé (8 colonnes²⁹), mais Millin nous révèle très vite pourquoi. C'est qu'« avant de rechercher ce que c'était que cette divinité, il faut rassembler les récits qui composent son histoire » (p. 761, col. 1) : autrement dit *se faire mythographe avant d'opérer la réduction rationaliste* dont je viens de parler. Nous lisons donc un résumé du texte de Plutarque, déjà évoqué plusieurs fois, complété par celui de Diodore : naissance d'Osiris, considéré comme le premier législateur de l'Égypte ; rivalité avec Typhon ; mariage avec sa sœur Isis ; voyages jusqu'aux Indes à travers l'Afrique ; retour par l'Europe ; action civilisatrice d'Osiris qui enseigne l'agriculture aux peuplades traversées, leur donne des lois, leur apprend à bâtir des villes, leur montre comment produire du vin ou de la bière. Puis le rédacteur du *Dictionnaire* intervient et commente : « Il est aisé, dit-il, de voir qu'ils ont confondu le mythe du Bacchus indien ou Hébon³⁰, avec celui d'Osiris ». Autrement dit : les mythographes antiques se sont trompés... et l'Osiris dont on parle dans les *Histoires poétiques* n'est jamais que la version vaguement égyptienne d'une fable grecque !

Millin, après avoir toutefois narré la mort d'Osiris dans son cercueil flottant – je vais y revenir plus bas –, peut donc passer à la discussion critique. S'appuyant sur l'autorité de l'archéologue danois Georges Zoega

28. Plante dont la tige ressemble à une tresse : les anciens Égyptiens lui vouaient un culte comparable à celui qu'ils consacraient au lotus.

29. Dans le *Chompré*, l'article *Osiris*, qui avoue sa dette envers l'*Histoire du Ciel* de l'abbé Pluche [il s'agit donc ici d'une version postérieure à 1739], ne dépasse pas une dizaine de lignes (*Dictionnaire abrégé de la Fable*, Tours, Mame, 1837, p. 322) : « Osiris, fils de Jupiter et de Niobé, et mari d'Io, qu'il épousa lorsqu'elle se sauva en Égypte pour fuir les persécutions de Junon. Les Égyptiens l'adoraient sous divers noms, comme Apis, Sérapis, et sous le nom de tous les autres dieux. Les symboles ou les marques par lesquelles on désignait Osiris, sont une mitre ou un bonnet pointu, et un fouet à la main. Quelquefois, au lieu d'un bonnet, on lui mettait sur la tête un globe ou une trompe d'éléphant, ou de grands feuillages. Assez souvent, au lieu d'une tête d'homme, on lui donnait une tête d'épervier avec une croix ou un T attaché à sa main par le moyen d'un anneau. »

30. Hébon était adoré, sous l'aspect d'un taureau, en Campanie. On le confondait avec Bacchus, mais aussi avec le Soleil.

(1755-1809), spécialiste des monnaies égyptiennes, il examine d'abord l'interprétation de la figure d'Osiris comme « symbole du Nil » (p. 762, col. 1 et col. 2), citant pêle-mêle Thalès, Plutarque et Pindare. Il conclut :

Il est incontestable que dans les temps les plus reculés, on se représentait, sous l'image d'Osiris, le Nil, qui est le centre de toute la Mythologie égyptienne. La diminution des eaux causait une tristesse universelle, et leur accroissement, au contraire, une joie générale. L'Égyptien, livré à l'agriculture, et pour ainsi dire lié à son fertile pays, haïssait la navigation et la mer ; et comme au décroissement du Nil la mer paraissait engloutir ce fleuve, l'Égyptien fit de l'Océan le tyran Typhon, qui dévorait son frère, le bienfaisant Osiris.

L'explication est parfaitement rationnelle, on en conviendra. Elle se poursuit par une réduction manichéenne d'Osiris au principe du bien, tandis que Typhon serait le principe du mal, et une évocation rapide de l'interprétation « astronomique » (p. 762, col. 2) du premier dieu égyptien comme « symbole du soleil et de sa révolution ». Mais on perçoit parfaitement, dans tous ces discours, la prudente réticence de Millin, qui préfère sans aucun doute l'analyse des médailles et monuments à celle des traditions populaires restituées par les mythographes.

Il commente donc successivement les représentations d'Osiris tenant « le membre génital à la main » (p. 763, col. 1), qui lui paraissent être « une belle allégorie de la fécondité de la Nature », celles où il porte une barbe tressée, qui sont probablement le signe d'une influence grecque, « car les Grecs représentaient aussi les dieux des fleuves sous la figure de vieillards avec une barbe » (*ibid.*), celles qui le montrent « avec la tête radiée » comme un symbole du soleil. Il décrit aussi les images égyptiennes du dieu (p. 763, col. 2) :

Osiris, sur les monuments égyptiens, est représenté comme l'image du soleil, tantôt avec une tête d'homme, tantôt avec une tête d'épervier. Quelquefois il a des cornes de bœuf, symbole de son union avec la Terre, fécondée par lui. Son simulacre vivant était Apis : souvent il a la fleur de lotus sur la tête, comme un panache. L'épervier était le symbole du soleil, parce qu'il a la vue perçante et le vol rapide. Les prêtres égyptiens en nourrissaient pour cette raison : on le voit souvent dans les hiéroglyphes. D'autre fois il a une tête d'ibis. [...] On le voit avec la tête radiée, dans des temps plus modernes. Plusieurs pierres gravées représentent Osiris à tête d'ibis et d'épervier.

La mythologie, ainsi, s'écrit comme une lecture des emblèmes allégoriques fournis par les représentations plastiques accumulées par les archéologues, considérées de toute évidence comme plus fiables par le savant numismate et antiquaire que les récits de Diodore ou de Plutarque.

Curieusement, on ne retrouve pas vraiment cette démarche scientifique moderne dans l'article *Typhon*. Certes, Millin indique en commençant que le mythe est probablement originaire de l'Asie et qu'il est passé de là en Égypte et en Grèce, « où il a subi différents changements » (p. 964, col. 2), mais il s'attarde principalement à résumer les légendes qu'on peut lire dans Hésiode, Homère, Pindare, Apollodore et Apollonius, pour ce qui concerne la tradition grecque, et Plutarque, pour la version égyptienne. Il rappelle, ce que nous avons déjà dit, que les anciens Égyptiens considéraient Typhon comme l'incarnation du « mauvais principe » (p. 965, col. 2), l'identifiant à un vent néfaste annonciateur des inondations, et qu'on lui rendait un culte particulier, destiné à se garantir des calamités naturelles, notamment en fouettant un âne, animal traditionnellement consacré à ce dieu méchant. Quant à l'histoire de la rivalité entre Osiris et Typhon, le *Dictionnaire portatif* renvoie à l'article *Osiris*, où l'on peut lire (p. 762, col. 1):

Ce prince, étant de retour en Égypte, trouva que son frère Typhon avait ourdi des trames contre le gouvernement, et s'était rendu redoutable: Junius Furmicus³¹ ajoute même qu'il avait séduit sa belle-sœur Isis. Osiris, qui était un prince pacifique, entreprit de calmer cet esprit ambitieux; mais Typhon, bien loin de se soumettre à son frère, ne songea qu'à le persécuter et à lui dresser des embûches. Enfin, il lui fit perdre la vie: il l'invita à un superbe festin, et proposa, après le repas, aux convives, de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés se levèrent de table, fermèrent le coffre, et le jetèrent dans le Nil.

C'est assurément plutôt le style de l'historien – qui suit Plutarque en l'affadissant un peu – que celui du conteur... J'y verrai un signe de plus de la propension du savant à mettre à distance l'objet dont il traite, à considérer, si l'on veut, la Fable comme une fable.

*

31. Il s'agit peut-être d'Adrien Du Jon (1512-1575), un humaniste hollandais.

Que les *Mythologies* un peu développées fassent, aux alentours de 1800, une place de plus en plus grande à la source égyptienne, c'est donc un fait. On pourrait même extrapoler prudemment des considérations qui précèdent qu'elles sont parfois – c'est le cas, semble-t-il, de celle de Millin – de dessiner, avec une intuition d'une grande justesse, un cheminement, de l'Inde à la Grèce en passant par les rives du Nil, que les travaux des linguistes structuraux du XX^e siècle décriront à leur tour. Qu'elles soient par ailleurs partagées entre une démarche prudemment descriptive – c'est le cas de celle de Noël, érudite et complète, mais interprétativement peu engagée – et des tentations de décryptage contradictoires – ésotérique et naïve chez Lionnois, systématiquement rationaliste chez Millin –, ce n'est pas non plus particulièrement surprenant: depuis plus de cinquante ans, les archéologues accumulent les découvertes, les philologues éditent savamment quantité de textes auparavant négligés, et l'abondance des matières pousse à l'inventaire et à la prudence. Nous sommes au temps des idéologues, qui systématisent à leur façon l'héritage des Lumières: après l'âge de la critique corrosive vient celui de la critique constructive, qui s'applique à donner un sens aux récits légendaires, au risque, évidemment, de les priver d'une grande partie de leur charme poétique.

C'est peut-être là, du reste, qu'est le point essentiel, que je n'ai malheureusement pas le temps de développer: alors que va bientôt s'ouvrir l'ère paradoxale où cohabiteront la réflexivité poétique et la fiction réaliste, les *Mythologies* modernes signent – qu'on me pardonne! – la fin du temps des Fables – provisoirement, la suite l'a montré – et le début de l'ère, justement, de la mythologie, le déclin, si l'on veut, des légendes où pouvaient puiser les poètes³² et l'essor de la perspective documentaire ou purement explicative. On pardonnera sans doute à l'amateur nostalgique de préférer le Père Gautruche³³ à Noël ou Millin.

Jean-Noël PASCAL

(décembre 2006)

32. Malgré des signes incontestables de résistance, dans les milieux éditoriaux et pédagogiques. Je citerai seulement, parce qu'il est contemporain de ceux que j'ai analysés, le petit manuel de Brunel, *Cours de mythologie orné de morceaux de poésie analogues à chaque article, ouvrage qui manquait à l'éducation* (Lyon, Tournachon-Molin, Paris, Pougens, an VIII-1800).

33. En cadeau pour les bienveillants lecteurs, quelques lignes du bon Père Gautruche sur Osiris (*Histoire poétique*, 10^e édition, Paris, Legras, 1681, p. 213-214): « Au temps que les

Égyptiens avaient la réputation d'être les plus illustres dans les Sciences, ils ne laissaient pas de consacrer leurs Temples, principalement au Dieu Sérapis, qui était un Bœuf marqué de certaine façon : parce qu'ils croyaient qu'Osiris, un de leurs Rois, Fils de Jupiter, avait été transformé en un Bœuf après sa mort : d'où vint que les Israélites contactèrent parmi eux cette malheureuse inclination d'adorer des Veaux. Depuis les Égyptiens tinrent le Soleil pour Osiris et la Lune pour sa femme la Reine Isis ; et croyaient aussi que les Chats, les Crocodiles et les Oignons étaient des Dieux, parce qu'à la guerre des Géants les Dieux, disaient-ils, s'étaient venus cacher en Égypte, et s'y étaient changés en ces choses-là. » Sur Typhon, le pionnier de la mythologie scolaire est moins disert (*Histoire poétique*, éd. citée, p. 9) : « Mais un certain Typhoëus se rendait particulièrement remarquable, d'autant qu'il surpassait tous ces monstres en grandeur et en force : car de sa tête il touchait le haut du Ciel, et pouvait étendre ses mains d'un bout du Monde à l'autre ; il était demi-homme et demi-serpent, comme la plupart des autres, vomissant feu et flammes d'une façon épouvantable : de sorte que les Dieux, venus au secours de Jupiter, en furent tellement effrayés, qu'ils s'enfuirent tous en Égypte, et se changèrent en diverses sortes d'arbres et d'animaux, pour être plus à couvert. »